

DISCOURS PRONONCÉ A KORHOGO

7 mai 1965

J'adresse tout d'abord mes chaleureux remerciements aux braves populations de Korhogo, pour l'accueil enthousiaste, fraternel, qu'elles m'ont réservé, tant à mon passage pour Ouagadougou, qu'à mon retour de la capitale voltaïque.

La confiance que ce vaillant peuple m'a témoignée dans la lutte difficile, mais pacifique au sein du R.D.A. pour l'émancipation de notre Côte d'Ivoire, et pendant la lutte non moins difficile pour l'émancipation économique de notre pays, pour sa véritable indépendance, a été pour moi d'un grand réconfort moral.

Comment me rendre à Korhogo, sans saluer la mémoire de celui qui fut pour moi plus qu'un condisciple, mais un véritable père, mon père spirituel, le très cher et regretté Gbon Coulibaly.

Si je devais donner un titre à l'entretien que je vais avoir avec vous, je l'intitulerais volontiers « un paysan s'adresse à ses frères paysans ».

Je voudrais, pour permettre à la grande masse de saisir la portée de la politique, à la fois interne à notre

Côte d'Ivoire, interafricaine et mondiale, que je vais développer, demander au député Dramane Coulibaly, d'être mon interprète, en regrettant d'abord de ne pouvoir moi-même parler sénoufo, et en regrettant encore davantage que tous mes frères ne parlent pas encore le français.

Aussi, le programme social hardi que nous allons développer, fera que très bientôt tous, hommes, femmes, enfants et vieillards de Korhogo pourront s'exprimer en français aussi bien que leurs frères de la Basse Côte.

Le député Dramane Coulibaly a raison quand il affirme que l'heure n'est plus aux discours, mais aux actes.

En effet, s'il est juste, s'il est normal de définir la politique et surtout une politique d'édification nationale avec des mots, il est essentiel de construire la nation ivoirienne avec des actes concrets et non pas avec des discours, si éloquents soient-ils.

A la suite d'une lutte difficile, mais pacifique, nous sommes parvenus à l'indépendance nationale dans l'amitié avec l'ancien pays colonisateur. Mais que sera le contenu de cette indépendance ? C'est de cela que nous allons parler.

La finalité de notre politique a toujours été et sera toujours l'Homme ; l'homme que nous voulons voir s'élever chaque jour davantage, voir améliorer son niveau de vie et faire parvenir, grâce à notre action constructive, à l'égalité avec les hommes les plus évolués de la terre. C'est notre ambition et nous ferons en sorte que, Dieu aidant, nous parvenions à remplir honnêtement, honorablement, cette ambition.

Je vais mettre, à Korhogo, un accent spécial sur cette vocation particulière à la Côte d'Ivoire, de faire parvenir à l'égalité avec les autres hommes, les paysans mes frères,

parce que je suis fier d'appartenir à la classe paysanne, je suis fier de mon origine terrienne, parce que je sais que tous les paysans du monde sont amoureux de la terre, aiment passionnément l'homme que la terre nourrit, grâce à leur travail.

Si nous voulons qu'on nous prenne au sérieux à l'étranger, en dehors des frontières de la Côte d'Ivoire, en Afrique et dans le monde, quand nous parlons de paix, d'égalité, il faut qu'à l'intérieur de notre Côte d'Ivoire nous réalisions au préalable la paix entre tous les Ivoiriens, l'unité de tous les Ivoiriens et surtout l'égalité entre tous les Ivoiriens, qu'ils soient du Nord, du Sud, de l'Ouest ou de l'Est.

Mon amour pour la terre a été fortifié par l'exemple vivant du vieux Gbon Coulibaly. Il n'a cessé de me dire chaque fois que j'avais le bonheur de le rencontrer : « La paix, je l'ai chérie, à Sikasso, chez le chef redoutable Mademba ; la paix, je l'ai préservée contre le conquérant Samory ; la paix, je l'ai réalisée avec les Français. La lutte que vous menez pour le bonheur de l'homme ivoirien, pour sa dignité, sa fierté, pour son intérêt général, je te demande, mon cher fils, de la mener de façon pacifique. Dieu aidant, quelles que soient les difficultés, si vous avez la paix, non pas dans la bouche, mais au cœur, si toute votre âme en est imprégnée, Dieu fera que toutes les difficultés seront vaincues ; un jour, la Côte d'Ivoire retrouvera sa dignité, sa fierté. »

Donc, la paix est notre préoccupation majeure, et dans cette ville où repose mon père spirituel, je renouvelle l'engagement en mon nom et au nom du Parti : tant que j'assumerai les responsabilités dans ce pays, quels que soient les crimes qu'aient pu commettre des Ivoiriens — bons ou mauvais, ils sont tous nos frères —, jamais je ne ferai verser le sang d'aucun d'eux.

Notre deuxième souci, c'est *l'égalité entre les Ivoiriens*. Pendant longtemps, nos frères du Nord ont été les parents pauvres — tout est relatif — par rapport à leurs frères de la Côte, des déshérités. Le revenu moyen de l'homme du Nord est nettement inférieur à celui de son frère du Sud. L'enseignement a été très peu diffusé dans le Nord, de telle sorte que ses enfants intelligents n'ont pu valoriser, par l'instruction, cette intelligence au bénéfice de l'ensemble du pays. Depuis l'accession de notre pays à l'indépendance, nous nous sommes attachés à remédier à ce triste état de choses.

Puisque dans le Sud, grâce à la fertilité du sol, grâce à la forêt, nos frères ont pu eux-mêmes construire à leurs frais de nombreuses écoles, voire des dispensaires, des maternités ; envoyer à leurs frais de nombreux enfants poursuivre leurs études supérieures en France, nous avons tenu, vous dis-je, depuis notre indépendance, à ce que toutes les actions sociales soient centrées dans le Nord.

Ainsi, les fonds que le Marché Commun a bien voulu mettre à la disposition de la Côte d'Ivoire, ont servi à bâtir des écoles dans le Nord.

Je suis fier de constater que vous avez mis en application le vieil adage « Aide-toi, le ciel d'aidera ».

Vous venez de nous donner une leçon de solidarité. Malgré la modicité de vos moyens, vous avez collecté des fonds pour construire une école, un collège moderne.

Je veux vous dire, mes frères et sœurs de Korhogo, que l'Etat de Côte d'Ivoire va compléter votre action, de façon que la région du Nord et, notamment, Korhogo, ait un collège qui soit digne à la fois de cette région de braves gens, de braves cultivateurs, et de la nation entière.

Ainsi, désormais, les jeunes gens pourront parvenir au baccalauréat à Korhogo avant d'aller, dans une compétition fraternelle, s'asseoir sur les bancs de l'Université d'Abidjan avec leurs frères des autres régions.

Le Social n'est qu'un aspect du vaste problème qui nous préoccupe. Nous aiderons, comme nous venons de le faire, la région du Nord à édifier des bâtiments en dur. Un emprunt a été consenti à nos frères du Nord pour leur permettre de bâtir des maisons en dur. Cet emprunt a été consenti par la Côte d'Ivoire, sans intérêt ; et les remboursements resteront toujours dans le Nord pour permettre à tous de parvenir au terme du défi que nous venons de lancer, c'est-à-dire : dans dix ans, il ne doit plus exister un seul taudis en Côte d'Ivoire. Nous voudrions que, dans dix ans, il n'y ait plus à Korhogo, comme à Bassam, comme à Abidjan, comme à Abengourou, aucun taudis sur le sol ivoirien.

Que serait le social le plus hardi, s'il n'était soutenu par l'économie ? Comment pourrions-nous améliorer le niveau de vie des populations du Nord, comment pourrions-nous faire pour que les populations du Nord, sur le plan de l'aisance basée sur l'égalité à laquelle nous aspirons — parce que ce à quoi nous aspirons ce n'est pas l'égalité dans la misère, mais l'égalité dans la prospérité — comment dis-je, nos frères du Nord pourraient-ils s'aligner sur ceux du Sud ?

J'ai dit un jour que la savane aura sa revanche. Nous sommes en voie de réaliser cette prophétie — si c'en est une. Grâce à l'emprunt allemand que nous venons d'obtenir, emprunt de l'ordre de deux milliards, et à l'emprunt français d'un milliard, nous allons pouvoir permettre à la région du Nord et notamment à la région de Korhogo, d'utiliser ces trois milliards pour permettre à chaque paysan

d'améliorer son niveau de vie. En tout cas, de parvenir à l'égalité, avant cinq ans, avec ses frères du Sud.

Telle est, en résumé, notre politique économique. Comment nous entendons faire sortir notre pays du sous-développement ? Il n'y a pas de miracle. Le miracle est dans nos bras, dans nos cœurs ; il faut que le pays soit nourri au maximum par nous-mêmes, en évitant au maximum les importations.

Nous devons produire nous-mêmes les denrées alimentaires nécessaires ; il faut donc que notre pays soit équipé grâce à nos exportations ; donc, en une formule lapidaire, que le pays soit nourri sans importations et que le pays soit équipé avec l'exportation de nos produits. Que la région du Nord soit le grenier de la Côte d'Ivoire. Il faut que nos frères de Korhogo s'enrichissent en enrichissant tous leurs frères ivoiriens. Les milliards que nous coûte l'importation des denrées alimentaires, désormais, iront chez le paysan Sénoufo. Ce sera d'ailleurs une économie pour la Côte d'Ivoire totale et non un enrichissement pour le seul pays Sénoufo.

Si nous voulons la paix à l'intérieur de la Côte d'Ivoire et si nous la voulons, pour l'ensemble de l'Afrique et même pour le monde, c'est que nous pensons que notre pays, et l'Afrique, ont assez versé de sang, assez versé de larmes, et qu'il faut désormais pour nous, Ivoiriens, ne verser que de la sueur et rien que de la sueur pour bâtir notre pays.

Alors nous allons vous demander à vous, comme à tous nos frères de Côte d'Ivoire, beaucoup de sueur.

Le temps mis dans le travail, cinq mois dans l'année, ce temps est révolu. Nous devrions pouvoir travailler onze

mois dans l'année. Parce qu'il nous faut diversifier les régions ivoiriennes, il faut que l'on produise à la fois des ignames certes, du mil, mais beaucoup de riz, de coton, de canne à sucre, de tabac. Et faire également du petit élevage et du gros élevage. Vous aurez, pendant onze mois de travail et grâce aux techniciens qui nous viennent des pays amis : la Hollande, Israël, la Chine, la Chine de Formose — et plus particulièrement de la France — je la cite en dernier lieu et vous en comprendrez la raison — nous pourrons disposer, très bientôt, de l'eau dans nos vallées, toute l'année, de façon à nous permettre de cultiver, même en saison sèche.

Quelle sera la part des jeunes paysans dans cette politique ? Est-ce que nos jeunes vont recourir, comme leurs aînés, à la daba, à la matchette ? Non. C'est la raison pour laquelle, après des études sérieuses, l'Etat de Côte d'Ivoire, le Gouvernement et le Parti, ont décidé, traduisant là un acte de solidarité entre tous, de prélever cette année sur la caisse de stabilisation du café et du cacao, trois milliards pour doter le pays d'engins qui permettront désormais à nos jeunes de travailler de façon rationnelle, sans recourir à la daba ni à la matchette, avec des méthodes modernes.

Voilà des actes concrets.

Il appartient à nos braves populations de Côte d'Ivoire et notamment à vous, mes frères de Korhogo, de faire en sorte que notre ambition, celle d'élever le niveau de vie de chacun d'entre nous, celle de parvenir un jour à l'égalité, dans l'aisance, avec les autres peuples de la terre, se réalise.

Je vous fais confiance.

Mais la Côte d'Ivoire — sans vouloir faire de jeu de mots — n'est pas une tour d'ivoire. Nous ne pouvons pas

nous cantonner dans les limites de notre pays, dans l'indifférence du monde extérieur. Nous ne voulons pas que notre pays soit une sorte d'oasis de prospérité, de sécurité politique, de stabilité gouvernementale au milieu d'un désert de misères, d'anarchie, d'instabilité et d'insécurité politique ; parce que ce n'est pas notre oasis qui gagnera le désert, c'est malheureusement le désert environnant qui finira par étouffer notre belle oasis ivoirienne.

Une image simple vous fera mieux comprendre notre souci : il est facile, quand on prévoit la nourriture pour cinq personnes, d'accepter à sa table cinq autres personnes. Mais il n'est pas possible — et nous ne sommes pas prophètes, pour multiplier le pain — il n'est pas possible quand on a de la nourriture pour cinq personnes de recevoir à sa table cinquante autres personnes.

Il faut que l'aisance ne soit pas seulement enfermée dans les limites de la Côte d'Ivoire ; il faut que, partout en Afrique, tous les peuples africains parviennent, par le travail et en en créant les conditions, à la prospérité générale de notre continent.

Nous ne sommes pas indifférents à ce qui se passe ailleurs. Nous ne pouvons même pas nous permettre de nous enfermer dans le luxe de l'indifférence. Quand on est imprégné de l'esprit du R.D.A., fait d'égalité, de solidarité, de camaraderie et de fraternité, on ne peut pas demeurer indifférent à la détérioration de la situation dans d'autres pays, sous prétexte qu'on a des préoccupations chez soi. Aussi, nous nous sommes volontairement tus pendant cinq ans, depuis l'accession de notre pays à l'indépendance ; nous nous sommes d'abord attachés à arranger la Maison ivoirienne. L'unité dans notre pays est en marche ; l'unité des régions dans le travail ; l'unité des tribus, mais, surtout, l'unité des générations.

Personne ne pourra entraver la marche victorieuse de notre unité ivoirienne. Nous consentirons tous les sacrifices, y compris le plus difficile des sacrifices, le sacrifice d'amour-propre, pour que l'unité ivoirienne soit une réalité vivante.

Tous les pays de la terre aspirent à la paix. Les pays africains encore davantage. Voyez cet arbre en face de nous. Si vous voulez en manger les fruits, vous ne devez pas salir le pied de cet arbre, ni permettre que l'on salisse le pied de cet arbre. En d'autres termes, si nous voulons rattraper les autres sur le chemin du progrès, il nous faut une longue période de paix. Si la paix leur est nécessaire, elle nous est indispensable. Si nous voulons la paix, non seulement nous devrions la réaliser en Côte d'Ivoire — l'Afrique est une — nous ne devons plus permettre aux autres de mettre la paix en péril parce que c'est nous tous qui pâtirons de la guerre, des troubles en Afrique.

Aussi, nous avons pris la résolution, ayant arrangé la Maison ivoirienne — pour que la paix règne en Afrique — de faire appel à tous les Africains de bonne volonté, et dans les semaines qui suivront, un grand rassemblement d'Africains vous permettra de voir et de saisir les progrès de la paix en Afrique. Je n'entrerai pas dans les détails, nous sommes des paysans, nous devons nous comprendre, même en nous regardant simplement.

Notre pays a apporté une contribution des plus décisives à la réalisation de cette grande ambition. Nous tendons à l'égalité ; nous avons lutté pour être libres. Nous voulons l'unité, l'unité chez nous et l'unité en Afrique ; l'unité à laquelle nous aspirons est l'unité dans la coopération fraternelle, l'unité telle que nous l'avons réalisée dans notre lutte émancipatrice : l'union dans la diversité.

Mais nous n'accepterons jamais que certains frères africains chaussent les bottes, avec leurs tout petits pieds, les grandes bottes des anciens colonisateurs que nous avons combattus.

Nous n'accepterons pas que ceux qui parlent d'Unité en Afrique, de Gouvernement continental, d'Assemblée continentale, continuent de troubler la paix et d'empêcher l'unité nationale dans les autres pays.

Vous savez combien les paysans sont patients et combien j'ai accepté cette situation avec une extrême patience. Mais la patience a des limites. C'est pourquoi nous avons dit *non* au faux prophète, au faux Messie Kwamé N'Krumah. Je n'ai pas quitté la domination française pour placer notre pays sous la domination de M. Kwamé N'Krumah, et donc du Ghana. Que Kwamé N'Krumah accepte sa place à la table de l'unité africaine. Quand Kwamé N'Krumah s'installe dans l'illusion d'un faux prophète, d'un Messie pour prétendre dominer l'Afrique et faire l'unité autour de sa personne, autour de son pays, nous disons qu'il a besoin de soins particuliers, car son cas relève de la médecine psychiatrique.

Nous voulons la paix au Congo. Il faut dépersonnaliser les problèmes. Quel que soit l'homme au pouvoir au Congo, nous devons considérer, à partir du moment où nous avons accepté librement la Charte de l'O.U.A. à Addis-Abéba, charte dont les principes essentiels se résument en ceci : égalité absolue de tous les pays membres, respect de la souveraineté des Etats membres, non immixtion dans les affaires intérieures de chaque pays — à partir du moment où nous avons accepté cela librement, notre devoir est de respecter scrupuleusement les bases de cette charte. Faute de quoi l'O.U.A. s'engagera dans le sentier difficile que connaît l'O.N.U. avec ses deux tendances négatives.

Et pour l'Afrique, ce ne sera pas seulement des tendances négatives, mais des tendances destructives. Nous ne pouvons pas admettre cela.

C'est la raison pour laquelle, avec beaucoup d'Africains consciencieux, nous avons pris la décision de faire en sorte que la paix règne au Congo, parce que dans la guerre au Congo, ce sont nos frères noirs qui tombent, et nous en avons assez de sang, de larmes. Il faut que l'Afrique ait sa place au soleil, un avenir radieux que notre pays de soleil doit nous permettre d'obtenir. Il faut que l'Afrique, à la place des larmes, connaisse enfin le sourire des hommes heureux, et c'est pour cela que nous avons pris la décision, comptant sur l'appui unanime de nos populations, de faire régler désormais par les seuls Africains, les problèmes posés en Afrique.

Notre dernière ambition, celle-là, de loin, la plus vaste, c'est la *neutralité absolue de l'Afrique*. Il faut que l'Afrique parvienne à la neutralité, non pas à des faux-semblants, à des neutralismes dits positifs, à des non-alignements où l'on s'aligne chaque jour davantage.

Nous voulons la neutralité de toute l'Afrique, depuis Bizerte jusqu'au Cap, et pour cela il faut que deux conditions soient réalisées : d'abord la paix à l'intérieur de chaque pays, la paix entre tous les Etats africains, mais aussi, et surtout, la paix de l'Afrique avec les autres continents.

Nous devons nous engager formellement à ne jamais nous laisser entraîner dans aucune guerre. Et pour cela nous devons demander et obtenir des deux blocs, non seulement la reconnaissance de la neutralité de l'Afrique, mais la garantie formelle de notre neutralité.

C'est notre grande ambition. Mais il faut, pour que cela se réalise, que tous les Africains acceptent les deux principes de paix en Afrique et de paix avec le monde.

Si certains s'entêtent à ne pas réaliser ces deux principes, il se dégagera en Afrique une vaste zone d'hommes de bonne volonté qui s'engagera résolument dans la vraie neutralité et qui sauvera, au moins, une partie de l'Afrique, avec le secret espoir que les autres, un jour, les rejoindront.

Mais nous ne pouvons plus attendre. Il faut, si nous voulons rattraper les autres, la paix, encore la paix et toujours la paix.

Volontairement, j'ai laissé en dernier lieu un principe très cher qui, observé, peut permettre aux Africains de s'entendre, de vivre même parfois différents, mais ensemble, unis : c'est *la tolérance*.

Il faut que nous revenions à la source. L'Afrique et, notamment, l'Afrique noire, est par excellence le pays de la tolérance. C'est le fondement de notre originalité, l'essence même de notre sagesse.

Nous pouvons être engagés dans des voies différentes. Mais puisque le but est le même : le bonheur de l'homme africain, pourquoi, pour ce but commun, devons-nous nous battre sur le choix des moyens ?

Certains, compte tenu des réalités propres à leurs pays, se sont engagés dans des voies dites « socialistes », mais nous respectons la raison des autres. Qui sera le juge des résultats des voies différentes que nous empruntons ? Ce ne seront pas nos discours, c'est le peuple et le peuple seul. Partout où le peuple se trouve heureux et libre, s'affirmera la justesse d'une politique ou le choix d'un régime.

Nous demandons, comme nous respectons le régime des autres, qu'on respecte le régime choisi par la Côte d'Ivoire. Nous sommes des paysans. Nous ne savons que

constater. Nous n'interprétons jamais. Nous sommes même des « Saint-Thomas ». Il faut que nous voyions pour croire. Or le régime qui correspond le mieux aux réalités ivoiriennes, c'est celui que, librement, nous avons choisi, et qui nous permet jour après jour de nous voir aller progressivement vers le but, le bonheur de l'homme ivoirien.

Nous n'avons pas d'amour-propre d'auteur. Si demain il s'avère que, dans la poursuite du but commun, ceux qui ont choisi des voies différentes des nôtres, ont réalisé plus de progrès, nous n'aurons pas honte de suivre leur exemple.

On dit communément dans notre pays *« le chemin devant soi peut être bouché, mais pas celui de derrière, là, vous avez la ressource de reculer, de reprendre le chemin par lequel vous êtes venu »*.

Je demande donc à mes frères, à tous mes frères africains, d'observer la stricte tolérance nécessaire dans l'édification de chacun de nos pays.

Les expériences que nous empruntons, sont des expériences étrangères à nos pays. Nous sommes en train de les adapter aux réalités propres de chacun de nos Etats.

On dit « si tu veux qu'on adore ton fétiche, commence toi-même à adorer ton fétiche ». Nous pensons que notre régime est celui qui convient le mieux aux réalités ivoiriennes. Je ne veux blesser personne. Mais vous, peuple, qui sentez, qui observez, vous savez bien qu'en Côte d'Ivoire, nous sommes dans le vrai — vous êtes là — autour de moi. Je ne veux pas en dire davantage, mais vous devez comprendre que le jugement est en marche.

Nous ne séparons pas le bonheur de la liberté de l'homme. Ici, si vous n'êtes pas encore entièrement heu-

reux — nous ne sommes pas des faiseurs de miracles — nous savons que nous sommes résolument engagés dans la voie du bonheur, et vous êtes libres. Cela nous permet d'espérer.

Je disais à des journalistes : « l'Afrique est un pays pauvre, parce qu'elle n'est pas encore parvenue à valoriser ses richesses potentielles, qui sont énormes. » Néanmoins, nous avons la ressource de disposer d'une richesse que le monde entier peut nous envier : nous avons, nous, Africains, beaucoup d'optimisme, notre foi en l'avenir de notre pays, aux possibilités immenses de notre continent, à l'action déterminante de notre jeunesse, l'espoir de notre pays ; notre foi en un avenir fait de paix, de bonheur, d'unité, d'amour et de fraternité.

C'est à cette foi que je vous convie aujourd'hui, c'est cet espoir que je vous demande, paysans, mes frères, de partager avec nous, les responsables, car si nous avons foi en l'avenir de notre pays, nous soulèverons toutes les montagnes, et la Côte d'Ivoire parviendra à son but : le bonheur dans la liberté.

Je tiens à vous remercier pour l'importante contribution que vous avez apportée à la construction des édifices religieux. Dieu a toujours été au centre de nos préoccupations et notre pays doit demeurer un pays de foi. Nous sommes certains que le matérialisme athée se brisera contre le roc que constitue notre foi en Dieu.

Vive la Côte d'Ivoire !

Vive l'Unité africaine !